



LePoint

► Imprimer cet article

Surdoués

► Trop intelligents pour être heureux

Ils apprennent à lire seuls, ils comprennent plus vite que les autres, mais ils s'adaptent mal à la vie scolaire et beaucoup échouent. Enquête sur des enfants qui fascinent

Sophie Coignard

Depuis qu'elle a créé l'Association française pour les enfants précoces (Afep) en 1993, Sophie Côte a reçu toutes sortes de sollicitations des médias. Elle est d'ailleurs habituée à y répondre favorablement, afin de faire connaître au grand public la cause de ces petits qui sont « trop tout ». Trop éveillés, trop curieux, trop exigeants, trop angoissés, et parfois trop mauvais en classe, où ils peuvent s'ennuyer à périr sous le regard exaspéré des enseignants. Mais cette ancienne principale de collège s'est mise en colère, il y a quelques mois, quand une émission de télévision lui a demandé de la mettre en relation avec une famille où vivait un enfant précoce afin qu'elle l'échange pendant une semaine avec celle d'un déficient mental. Elle a évidemment refusé.

Jean-Charles Terrassier est encore plus ancien dans le métier. Ce psychologue clinicien de Nice a, dès 1971, exploré le fonctionnement de ces têtes drôlement faites qui représentent tout de même plus de 2 % de la population. Lui qui s'est battu pour faire admettre l'existence des surdoués, pour encourager leur détection et éviter du même coup leur marginalisation a écrit des livres, multiplié les colloques, les interviews dans les journaux. Mais il n'en est pas revenu quand une grande chaîne de télévision publique a décidé de bâtir une émission autour d'un enfant qui serait testé « en direct » et dont les téléspectateurs connaîtraient le QI juste avant le générique de fin, au terme d'un suspense savamment orchestré...

Encore ignoré par l'institution scolaire, toujours nié par les tenants d'une psychanalyse pure et dure, l'enfant précoce, depuis quelque temps, est l'objet de fantasmes collectifs de plus en plus tenaces. Dans une société où la performance est devenue une valeur en soi et l'enfant idéal un objet de désir narcissique, le mythe du petit génie envahit les têtes. « *Il y a quinze ans, les tests d'évaluation intellectuelle restaient réservés au cadre strict de la psychopathologie de l'enfant, explique Béatrice Copper-Royer, psychologue clinicienne à Paris. Depuis quelques années, il existe une demande de parents qui supposent que leur enfant est précoce. Or ce n'est pas toujours le cas, loin de là. Mais, quand un collégien rencontre des difficultés scolaires, il est rassurant et valorisant pour les familles de mettre celles-ci sur le compte de la précocité intellectuelle. Il est vrai que les surdoués connaissent souvent des problèmes à l'école et à la maison, car leur éveil intellectuel est en décalage avec leur maturité affective. Mais un chiffre de QI, en soi, ne dit pas grand-chose. Ce qui est intéressant, c'est d'observer la manière dont l'enfant passe le test. A-t-il confiance en lui ? Est-il inhibé, régressif dans ses réponses, fanfaron ou persévérant ? C'est tout le travail du psychologue que de le détecter.* »

Un protocole à respecter

Malheureusement, face à l'explosion de la demande, certains psychologues cèdent à la tentation de l'abattage. Mère d'un garçon de 8 ans qui a un an d'avance, qui travaille bien à l'école, mais qui est très angoissé, Pascale décide de lui faire passer un test de QI. Elle se renseigne auprès de l'Afep, qui lui envoie une liste de psychologues et précise que le praticien doit limiter, en accord avec l'association, ses honoraires à 100 euros. « *J'avais lu plusieurs livres sur le sujet et ne voulais pas que mon fils prenne cette épreuve comme un concours d'intelligence. J'avais donc pris soin de ne pas prononcer devant lui les termes de "QI", ou même d'"intelligence". Le psy a à peine écouté la description que je lui faisais de mon fils. Il a sorti sa valise contenant le kit pour faire passer le test puis m'a dit de revenir une heure et demie plus tard. A mon retour à son cabinet, il m'a juste déclaré qu'il m'enverrait les résultats par la Poste. A mes questions il a répondu que j'aurais un chiffre de QI, point. Je vous laisse imaginer la tête de mon petit garçon, et ses demandes répétées, par la suite, pour connaître sa "note"... J'ai reçu les résultats quelques jours plus tard, mais j'étais incapable de les interpréter. Mon fils avait des scores élevés mais très hétérogènes, ce qui, d'après mes lectures, n'était pas très bon signe. Après cette épreuve, j'étais encore plus inquiète qu'avant.* »

Pour se faire une clientèle ou pour l'élargir, certains psychologues ont trouvé dans le test de QI un produit d'appel formidable, surtout s'ils sont agréés par une association, qui n'a, par nature, pas les moyens de contrôler leurs pratiques régulièrement. Mais, comme Pascale, beaucoup de parents sortent du test avec un morceau de papier qui ne leur parle pas. « *Nous avons mis en place un protocole avec tous les psychologues que nous recommandons, explique Sophie Côte. Si les parents ont besoin d'une explication des résultats, nous nous en chargeons ensuite à l'association. Cela permet à toutes les familles d'accéder aux tests. Car, sinon, certains psychologues prennent 300 euros par enfant, ce qui exclut beaucoup de gens.* »

Certaines familles sont en effet prêtes à casser leur tirelire pour trouver des réponses et de l'aide. Or, quand le diagnostic de précocité est posé, tout reste à faire. Jeanne Siaud-Facchin, psychologue clinicienne à Marseille, est une des meilleures spécialistes des enfants précoces, auxquels elle a consacré un livre lumineux (voir *bibliographie*).

Des motivations douteuses

Elle ne se lasse pas d'expliquer que les surdoués ne sont pas des enfants « plus » intelligents, mais « différemment » intelligents : « *Au-dessus d'un certain QI, le cerveau fonctionne autrement, de manière plus analogique. Mais il faut se garder de réduire un individu à son QI : le chiffre en soi n'est pas très intéressant. Il existe aujourd'hui une dérive grave : on se contente de remplir des cases pour répondre à une demande parentale parfois ambiguë. Personnellement, il m'arrive de refuser à certains parents de tester leur enfant, car l'entretien préalable que j'ai avec eux me laisse sceptique sur la vraie nature de leurs motivations.* »

Psychiatre à Lyon, le docteur Olivier Revol va encore plus loin : « *Je ne regarde même plus les chiffres de QI, seulement les fonctions testées : la mémoire à court terme, à long terme, l'attention, le graphisme, les points forts et les points faibles. Une étude réalisée sur 250 enfants dans mon service hospitalier montre qu'ils sont très forts en conceptualisation, mais faibles lorsqu'il faut faire appel à des règles ou à des notions apprises. Ils mélangent comprendre et apprendre, et donnent souvent de bonnes réponses en classe sans être en mesure d'expliquer leur démarche. Au collège, ça ne marche plus. Et cela induit une dimension de gâchis, d'incompréhension et de souffrance.* »

Max a 17 ans et redouble actuellement sa première S. Il a été testé quand il était en quatrième : ses résultats, jusqu'alors excellents, se sont brutalement effondrés. Le psychologue a assuré le service minimum : une heure et demie de tests et un QI de 142. « *Au départ, j'ai été assez fier d'être reconnu comme très intelligent. Et puis j'ai commencé à culpabiliser : j'avais de mauvais résultats scolaires alors que je disposais d'immenses possibilités. Savoir que j'étais surdoué ne m'a pas aidé, au contraire. Car personne ne m'a proposé de solution.* » C'est même l'inverse qui se produit. Quand le père de Max prend rendez-vous avec les professeurs de son collège privé pour leur parler des résultats du test, il est reçu plus que froidement : surdoué, pas surdoué, il faut que Max travaille, point à la ligne. Ses parents décident de le mettre dans un internat qui a ouvert des classes spécifiques pour les enfants précoces. Max supporte mal l'ambiance et décide de revenir dans le lycée public de la petite ville où réside la famille. Il est aujourd'hui pris en charge par un pédopsychiatre mais regrette que la désinvolture d'un psy et l'hostilité initiale de ses enseignants lui aient fait perdre tout ce temps.

« *L'école idéale pour l'enfant précoce, c'est celle de son quartier ou de son village, dit en forme de provocation le docteur Olivier Revol. Mais ce n'est pas toujours facile car, parmi mes 400 patients, j'observe une souffrance morale que je retrouve rarement ailleurs. Les adolescents surtout ont une capacité énorme à ressentir les affects des autres. Et comme ils n'ont pas le soutien du groupe social, comme ils sont plus petits que les autres parce qu'ils sont en avance, ils sont souvent victimisés, frappés, rejetés. C'est surtout vrai en cinquième, quand les caïds de la classe en difficulté supportent mal ces "jeunots" encore dans l'enfance et les tabassent.* »

Malheureusement, beaucoup de familles, désemparées, tentent de trouver l'introuvable : la solution scolaire miracle. De très rares collèges publics et des établissements privés en nombre plus important ont ouvert des classes spécifiques pour les enfants précoces, qui ont la possibilité de faire deux années en une. Ainsi du collège privé Saint-Louis, au Mans, où les professeurs, recrutés sur la base du volontariat, reçoivent une formation spécifique. Cet établissement, qui poursuit l'expérience depuis huit ans sans faire de tapage, doit refuser la plupart des demandes. « *Pour l'entrée en quatrième, nous avons 10 places et 200 demandes* », explique le directeur, avant de préciser que la plupart de ces enfants sont, d'une manière ou d'une autre, en difficulté scolaire, et qu'il ne pratique donc aucune sorte d'élitisme qui améliorerait ses résultats.

Plus d'un sur trois n'a pas le bac

Mais, à côté d'institutions comme celle-ci, intéressées par l'épanouissement des enfants et non par leurs performances, d'autres ont vu dans cette population très spéciale un vivier propre à améliorer leurs résultats au brevet et au bac, tout en se situant sur un créneau porteur. Joëlle et Patrick habitent dans la vallée de Chevreuse avec leurs cinq enfants âgés de 8 à 21 ans, tous précoces. « *Je connais tous les établissements du coin, sans parler de Paris et de Versailles, soupire Joëlle. J'ai été très déçue par exemple par le collège Stanislas, à Paris, car on a le sentiment qu'ils recherchent les cracks à travers les surdoués. C'est une grave erreur : ces élèves-là sont fragiles, difficiles, et ce ne sont pas toujours des bêtes à concours, loin de là.* »

Dans l'imagerie populaire, l'enfant surdoué n'est pas à plaindre, c'est presque un nanti. Personne ne voit ses fragilités, et éventuellement ses souffrances. Résultat, plus d'un enfant sur trois n'a pas son baccalauréat, parce qu'il est rejeté du système scolaire avant le lycée.

Victime collatérale du sacro-saint égalitarisme à la française, l'enfant intellectuellement précoce ne fait que très occasionnellement l'objet d'une attention particulière de la part de l'Education nationale. L'Afep organise bénévolement des réunions d'information et des sessions de formation pour les enseignants qui en font la demande. Mais il est arrivé que les syndicats s'opposent à ces actions, avec des arguments qui laissent pantois. L'une de leurs gesticulations les plus cocasses remonte aux années 90, quand le syndicat FSU envoya à la principale d'un collège d'Argenteuil situé en ZEP une lettre truffée de perles déprimantes... au nom de l'égalité républicaine, bien sûr : « *Nous vous demandons instamment et solennellement d'abandonner définitivement tout projet d'aventure d'une classe au collège pour "EIP", c'est-à-dire "surdoués", dont les présumés sont par essence entachés d'une idéologie inégalitaire aux fortes connotations d'extrême droite.* »

Cette prise de position, certes caricaturale, reflète la défiance de l'enseignement public à l'égard des enfants précoces. Une attitude dangereusement paradoxale, puisque ces enfants se recrutent dans tous les milieux sociaux : ils sont aussi nombreux chez les ouvriers que chez les cadres supérieurs. Or la grande majorité des établissements qui ouvrent des classes spéciales ou élaborent des aménagements pour les élèves qui ne savent pas « apprendre à apprendre » sont aujourd'hui encore de statut privé, donc moins accessibles aux plus défavorisés. « *L'enfant doué qui rencontre des problèmes scolaires et qui n'est pas aidé, c'est un peu comme un trésor qu'on laisse partir en poussière* », résume la psychologue Arielle Adda, l'une des pionnières dans le suivi des enfants précoces.

En janvier 2002, l'Education nationale s'est toutefois saisie de la question en publiant un rapport rédigé par l'inspecteur d'académie Jean-Pierre Delaubier. Celui-ci délivre un diagnostic précis, constate « *l'insuffisance de notre information sur les enfants intellectuellement précoces et plus généralement sur les élèves manifestant des aptitudes particulières* », et propose d'« *encourager la recherche sur ce thème* ».

Cette invitation n'a guère été suivie d'effet. Ainsi, une équipe du Collège de France, menée par le professeur Jean-Pol Tassin, était parvenue à collecter des données sur des familles dans lesquelles on trouvait plusieurs surdoués. Elle souhaitait décrypter les particularités du mode de fonctionnement cérébral chez ces sujets, afin de comprendre de quelle manière ils pouvaient mieux apprendre. Mais le programme de recherche a dû être interrompu faute de subventions. Cette étude n'avait pas vocation à entrer dans le cadre du programme Santé mentale de l'Inserm, car le « surdon » ne saurait être considéré comme un handicap. Et tant pis si près de la moitié des « privilégiés » concernés n'ont pas le baccalauréat !

Et pourtant, faute de recherches, faute de solutions pédagogiques adaptées, les surdoués risquent de demeurer ces objets de fantasme qui inspirent même les sectes, puisque des mouvements comme les Enfants indigo, avec des arguments à dormir debout, parviennent à convaincre des parents désespérés que leurs enfants sont des envoyés d'une autre civilisation et qu'il convient de les élever « autrement », loin des psys. Entre propositions délirantes et indifférence des institutions, les familles ont bien du mérite à se frayer un chemin vers la simple reconnaissance d'une particularité qui fascine et indispose

Qu'est-ce qu'un surdoué ?

C'est, en première approche, un enfant capable de comprendre des concepts et de réaliser des activités que ne parviennent pas à accomplir ses pairs. A titre indicatif, on cite souvent le cas d'enfants ayant appris à lire seuls, sans stimulation particulière de leurs parents, dès l'âge de 4 ou 5 ans, et qui manifestent très tôt une grande curiosité pour des sujets complexes comme la création de l'Univers, la préhistoire ou l'astronomie. Angoissés par les grands sujets métaphysiques comme la mort, ils sont parfois très maladroits dans les activités manuelles telles que le découpage et, plus tard, l'écriture.

Pour les définir, le psychologue Jean-Charles Terrassier parle notamment de « dyssynchronie » : leur précocité intellectuelle est sans rapport avec leur maturité affective ou leurs compétences sociales. Certains de ces enfants se trouvent donc incompris, et parfois rejetés, par les autres, tandis qu'ils opposent à leurs parents une intolérance à l'autorité.

Plus prosaïquement, il est admis que les enfants surdoués, ou intellectuellement précoces, enregistrent des performances exceptionnellement hautes sur le test de QI appelé WISC III (Wechsler Intelligence Scale for Children). Etalonné en fonction d'une population d'âge homogène, sa moyenne se situe à 100. Au-delà de 30 points d'écart par rapport à cette moyenne, le quotient intellectuel est considéré comme atypique : au-dessous de 69 points, il est question de retard mental, et de précocité intellectuelle au-delà de 130. 2,2 % de la population obtient un score supérieur à 130, soit environ 200 000 enfants et adolescents d'âge scolaire.

On rencontre autant de surdoués dans toutes les catégories sociales et culturelles. Et, contrairement à la dyslexie, les filles et les garçons se trouvent à parité. « *Simplement*, explique Jeanne Siaud-Facchin, *elles s'en sortent mieux qu'eux parce que, à l'école et au collège, elles sont plus appliquées, plus adaptables aussi.* »

On demeure surdoué à vie, même si cette particularité a tendance à se tasser avec l'âge. Toutefois, certains enfants précoces non reconnus comme tels développent ce que Jean-Claude Terrassier a appelé l'« *effet Pygmalion négatif* » : pour se conformer aux désirs de leur environnement, ils étouffent leurs dons, au risque de souffrir de cet écart entre leurs aspirations et leurs compétences, d'une part, et le destin professionnel et culturel qui leur est proposé, d'autre part. La psychologue Arielle Adda a ainsi aidé certains de ses patients adultes éjectés du système scolaire et enfermés dans des métiers peu valorisants à reprendre des études pour se réaliser **S. C.**

Quand et comment passer un test ?

Le test de quotient intellectuel dit WISC III est reconnu par tous les professionnels comme un « *cliché fiable de ce que l'enfant veut bien nous montrer* », pour reprendre l'expression du docteur Olivier Revol, psychiatre à Lyon.

Autrement dit, il peut y avoir de « faux négatifs » chez ceux qui ne jouent pas le jeu, mais pas de « faux positifs », puisque le sujet testé ne peut pas « jouer à l'intelligent ».

L'exercice dure une heure et demie et se compose d'une dizaine d'épreuves, comme l'assemblage de cubes, les puzzles, le codage, des questions de vocabulaire, de traitement de l'information, dont certaines sont chronométrées. Pour qu'il soit utile, il est nécessaire que le psychologue respecte trois étapes : d'abord un entretien avec l'enfant et sa famille, ensuite le test lui-même, enfin un rendez-vous avec les parents pour décrypter les résultats.

Certains cliniciens considèrent qu'il est préférable de soumettre l'enfant au WISC III dès que l'on a l'intuition qu'il est précoce, et même s'il ne manifeste aucun trouble. Cela permet de prévenir les troubles scolaires qui apparaissent souvent au collège, ou du moins de ne pas laisser l'échec s'installer avant de réagir. D'autres préfèrent le réserver aux victimes de troubles, qu'ils soient scolaires ou affectifs. Dans ce cas, mieux vaut ne

pas attendre pour consulter.

Ainsi, Marco Dutra, un médecin d'origine brésilienne, a-t-il fait passer le test à son fils de 2 ans parce qu'il refusait de jouer et de communiquer à la crèche. Résultat : un QI de 160. L'aîné, 6 ans, a été testé en même temps : surdoué aussi. Leur père était lui-même précoce, puisqu'il est entré en faculté de médecine à 15 ans. Cette hérédité observée mais jamais démontrée scientifiquement incite les spécialistes à recommander de faire tester toute la fratrie. Un projet qui devient vite coûteux, puisque certains psychologues demandent entre 200 et 300 euros par enfant **S. C.**

Les adresses utiles

Anpeip (Association nationale pour les enfants intellectuellement précoces), 26, avenue Germaine, 06300 Nice. 04.93.92.10.53.

Afep (Association française pour les enfants précoces) 13 bis, rue Albert-Joly, 78110 Le Vésinet. 01.34.80.03.90.

Quelques livres

« **L'enfant surdoué** », de Jeanne Siaud-Facchin (Odile Jacob).

« **Doué, surdoué, précoce** », de Sophie Côte (Albin Michel).

« **Le livre de l'enfant doué** », d'Arielle Adda (Solar).

« **Les enfants surdoués ou la précocité embarrassante** », de Jean-Charles Terrassier (ESF).

« **Non, tu n'es pas encore ado** », de Béatrice Cooper-Royer (Albin Michel).